

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Compagnons

Saison 2009/2010

Les Petits Cahiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Compagnons

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

Peut-être parce qu'il ne saurait se passer de compagnie, l'homme a inventé le Compagnon et s'est ainsi débarrassé de sa solitude indésirée et de sa peur du noir.

Qu'il aime, qu'il travaille, qu'il chante, qu'il rie, qu'il mange, qu'il peine, qu'il voyage, qu'il crée, qu'il vive, le voici accompagné ; à moins qu'il ne soit l'accompagnant.

Allons savoir !

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

ALTER EGO

Comme il faisait une chaleur de trente-trois degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses était en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu, un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au-delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue.

Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc.

Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet.

- « Tiens ! » dit-il « nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs. »

- « Mon Dieu, oui ! on pourrait prendre le mien à mon bureau ! »

- « C'est comme moi, je suis employé. »

Alors ils se considérèrent.

Gustave FLAUBERT,
Bouvard et Pécuchet (1880).

B

BIG BANDE

*Ses fluctuat nec mergitur
C'était pas d'la littérature
N'en déplaie aux jeteurs de sort
Aux jeteurs de sort
Son capitaine et ses mat'lots
N'étaient pas des enfants d'salauds
Mais des amis franco de port
Des copains d'abord*

*C'étaient pas des amis de luxe
Des petits Castor et Pollux
Des gens de Sodome et Gomorrhe
Sodome et Gomorrhe
C'étaient pas des amis choisis
Par Montaigne et La Boétie
Sur le ventre ils se tapaient fort
Les copains d'abord*

*C'étaient pas des anges non plus
L'Évangile, ils l'avaient pas lu
Mais ils s'aimaient tout's voil's dehors
Toutes voiles dehors
Jean, Pierre, Paul et compagnie
C'était leur seule litanie
Leur credo, leur confiteor
Aux copains d'abord*

Georges BRASSENS,
Les copains d'abord,
Paroles et musique, 1964,
© Éditions Musicales 57.

C

CONVICTION

Je lirais dans ton œil malicieux une pensée ironique que tu ne dirais pas toute non plus. Tu te défies des intellectuels et surtout de ceux qui ont goûté les poisons de Paris. En quoi tu as raison. Tu dirais, ouvrant tes grosses mains velues au dos, fraternelles et solides : « Je me sens capable, moi, de tout prendre. Tout. » Ainsi nous nous sentons immortels jusqu'au moment où nous ne sentons plus rien. Et la vie continue quand notre gouttelette est retournée à l'océan. Ma confiance rejoint ici la tienne. Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront un pareil soir, dans dix ans, dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, cette *rambla* en méditant la même conquête ; ils penseront à nous qui serons peut-être morts. Ils penseront peut-être à notre sang. Déjà, je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville.

Victor SERGE,
Naissance de notre force (1931),
© Éditions Climats, 2001.

D

DIGNE D'UN DON

Pour les Francs, au contraire, le mariage n'est, pour la femme, que le passage d'une famille dans une autre, l'épouse changeant de maître, échappant à la tutelle de son père ou de ses frères pour tomber sous celle de son époux ou de ses beaux-frères, sans compter, éventuellement, celle des « oncles ». Tutelle n'implique pas d'ailleurs une subordination complète. Dans le couple franc, l'homme n'est pas tout, la femme comptant pour zéro ; ses intérêts matériels et sa dignité sont en une certaine mesure respectés, mais les droits du mari sont beaucoup plus étendus que ceux de la femme.

Ainsi la fiancée devait apporter une dot sans que le fiancé fût tenu, comme dans la coutume gauloise, de fournir une dot équivalente, mais la dot était nécessairement employée, au moins pour un tiers, au trousseau personnel de la future épouse. De plus, après la première nuit, en signe d'accord définitif et en témoignage de satisfaction, le mari remettait à la jeune épousée une somme d'argent, le *Morgengabe*, mot qu'il nous faut bien traduire par « le cadeau du matin ».

Mais ce n'était pas un « petit cadeau », puisque ce don joyeux constituait le douaire qui, en cas de malheur, reviendrait de toute façon à la femme. La tradition s'est longtemps conservée dans nos provinces de cet hommage palpable sous la forme des treize pièces d'or – le treizain – que l'épouse conservait soigneusement dans sa cassette.

Pierre AUDIAT,
Vingt-cinq siècles de mariage,
© Librairie Hachette, 1961.

E

ÉMINENCE GRISE

Maurice Desvallières est pour Georges Feydeau le partenaire idéal : suffisamment modeste pour accepter d'être le « brillant second », il s'est plié aux étranges habitudes de son ami, qui n'est pas toujours d'un commerce facile. Georges, nous le savons, commence à vivre à l'heure où le commun des mortels s'endort – et ses escapades nocturnes lui fournissent la matière de situations ou de mots comiques qui seraient bien souvent perdus si Maurice ne se trouvait là pour les recueillir, à quatre heures du matin...

Peu assidu au travail, Georges est capable d'ébaucher trois vaudevilles par jour – mais il n'en terminerait aucun, si Maurice ne le poussait gentiment à la tâche. Patiemment, habilement, ce dernier sera le véritable accoucheur du génie...

Jacques LORCEY,
Georges Feydeau,
© Éditions de la Table Ronde, 1972.

F

FRATERNITÉ

L'ÉTERNITÉ À LOURMARIN

Albert Camus

À Jean-Paul Samson.

Il n'y a plus de ligne droite ni de route éclairée avec un être qui nous a quittés. Où s'étourdit notre affection ? Cerne après cerne, s'il approche c'est pour aussitôt s'enfuir. Son visage parfois vient s'appliquer contre le nôtre, ne produisant qu'un éclair glacé. Le jour qui allongeait le bonheur entre lui et nous n'est nulle part. Toutes les parties – presque excessives – d'une présence se sont d'un coup disloquées. Routine de notre vigilance... Pourtant cet être supprimé se tient dans quelque chose de rigide, de désert, d'essentiel en nous, où nos millénaires ensemble font juste l'épaisseur d'une paupière tirée.

Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. Qu'en est-il alors ? Nous savons, ou croyons savoir. Mais seulement quand le passé qui signifie s'ouvre pour lui livrer passage. Le voici à notre hauteur, puis loin, devant.

À l'heure de nouveau contenue où nous questionnons tout le poids d'énigme, soudain commence la douleur, celle de compagnon à compagnon, que l'archer, cette fois, ne transperce pas.

René CHAR,
La Parole en archipel,
© Éditions Gallimard, 1962.

G

GÉNÉRATION

Nous avons trente ans.

Nous croisons parfois quelques gamins qui nous disent : « De ton temps... »

Nous sommes nés à la fin de la Guerre Froide, nos parents ont l'âge de Brigitte Bardot, Johnny Hallyday et Pierrot le Fou.

Ils auraient l'âge de Jean Seberg si elle avait voulu.

Nous sommes les petits frères des fameux enfants de Marx et de Coca-Cola et nos écoles sont restées fermées pendant le mois de mai 1968.

Nous sommes devenus sans nous en rendre compte les aînés de la Génération morale.

Nous faisons l'amour en pensant à la Mort et nous sommes inquiets de la Paix.

Nous sommes Fabrice à Austerlitz : nous ne voyons rien des batailles et des réalités du monde.

Nous sommes amusés de notre propre nostalgie. Nous sommes nourris de nos livres et des livres de ceux qui nous précédèrent.

Nous aimons les chansons qui nous parlent de chansons et les films qui nous parlent de cinéma.

Nous marchons paisiblement dans la peur et la beauté des catastrophes ou des utopies les plus terribles.

Nous ne sommes faits que des souvenirs qu'on nous inculqua.

Nous ne sommes pas des références.

Jean-Luc LAGARCE,
« Les Solitaires Intempestifs »,
Catalogue *Connaissez-vous Jean-Luc Lagarce ?*,
© Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2008.

H

HISTOIRE

Un Compagnon de la Libération est un membre de l' « Ordre de la Libération » créé le 17 novembre 1940 par Charles de Gaulle en tant que « Chef des Français libres ».

Ce titre fut décerné pour « récompenser les personnes ou les collectivités militaires et civiles qui se seront signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire ».

Ainsi, 1 038 personnes, cinq communes (Paris, Île-de-Sein, Nantes, Grenoble et Vassieux-en-Vercors) mais aussi dix-huit unités combattantes comptent au nombre des Compagnons de la Libération lors de la signature du décret de forclusion de l'Ordre de la Libération, soit le 23 janvier 1946. Parmi les 1 038 Compagnons, 260 ont été nommés à titre posthume.

44 étrangers, de 18 nationalités différentes, ont été faits Compagnons ; parmi les plus célèbres, on peut citer Winston Churchill, Dwight Eisenhower, le roi du Maroc Mohammed V, le roi du Royaume-Uni George VI.

Au 16 août 2009, après la mort de Nicolas Wyruboff, 49 Compagnons de la Libération étaient encore en vie. Le dernier Compagnon sera inhumé dans la crypte du Mont Valérien, dans la 9^e tombe laissée vide pour l'accueillir.

I

INFORTUNE

Le pauvre n'a pas droit à la solitude. Il naît à la Maternité, avec les autres. Il crève avec les autres, à l'hôpital. Entre la crèche et l'hospice il y a les garderies et les asiles, les taudis et les casernes. Sa vie, de bout en bout, il lui faut la vivre en commun. On joue dans le sable public des squares et sur le trottoir de tout le monde. On couche à dix dans la même pièce. On se heurte dans les escaliers et les couloirs. Et c'est plein de murs, d'escaliers et de couloirs, la pauvreté. Les portes ferment mal. Les murs ne séparent pas. N'importe qui peut entrer chez les autres pour emprunter cent sous, pour rapporter une casserole, ou simplement pour s'asseoir les mains aux genoux et raconter sa peine. Et on ne sait même pas où cela commence et où cela finit, « chez les autres ».

Georges HYVERNAUD,
La Peau et les os (1949),
© Le Dilettante, 1993.

J

JOYEUSETÉ

Les copains, un sac sur l'épaule, ou une musette en bandoulière, s'avançaient à la file. Ils étaient contents d'une foule de choses, d'avoir une bande de ciel clair, sur leurs têtes, d'être engagés si profondément dans une forêt si ténébreuse, et d'aller où ils allaient.

Ils étaient contents d'être sept bons copains marchant à la file, de porter, sur le dos ou sur le flanc, de la boisson et de la nourriture, et de trébucher contre une racine, ou de fourrer le pied dans un trou d'eau en criant : « Nom de Dieu ! »

Ils étaient contents d'être sept bons copains, tout seuls, perdus à l'heure d'avant la nuit dans une immensité pas humaine, à des milliers de pas du premier homme.

Ils étaient contents d'avoir agi ensemble, et d'être ensemble dans un même lieu de la terre pour s'en souvenir.

Jules ROMAINS,
Les Copains,
© Éditions Gallimard, 1922.

K

KHÂGNEUX

Nous avons donné ensemble dans tous les pièges : à seize ans, il m'avait proposé d'être surhomme et j'avais accepté très volontiers. Nous serions deux ; breton, il nous donna des noms gaéliques ; nous couvrîmes tous les tableaux noirs de ces mots étranges : R'hâ et Bor'hou. R'hâ, c'était lui. Un de nos camarades voulut partager notre dignité nouvelle. Nous lui imposâmes des épreuves. Il devait, par exemple, déclarer à voix haute qu'il conchait l'armée française et le drapeau ; ces propos n'avaient pas l'audace que nous leur prêtions : ils étaient courants à l'époque et reflétaient l'internationalisme, l'antimilitarisme de l'ancienne avant-guerre. Pourtant, le candidat se déroba, les deux surhommes restèrent seuls et finirent par oublier leur surhumanité. Nous marchions à travers Paris, pendant des heures, des journées : nous en découvrons la faune et la flore, les pierres, émus aux larmes quand s'allumaient les premiers feux des réclames électriques ; nous pensions que le monde était neuf parce que nous étions neufs dans le monde ; Paris fut notre lien, nous nous aimions à travers les foules de cette ville grise, sous les ciels légers de ses printemps. Nous marchions, nous parlions, nous inventions notre langage, un argot intellectuel comme en fabriquent tous les étudiants. Une nuit, les surhommes en disponibilité montèrent sur la colline du Sacré-Cœur et virent à leurs pieds une joaillerie en désordre. Nizan planta sa cigarette dans la commissure gauche de ses lèvres, tordit la bouche en une affreuse grimace et dit simplement : « Hé ! Hé ! Rastignac. » Je répétais : « Hé ! Hé ! » comme il se devait et nous redescendîmes, satisfaits d'avoir marqué si discrètement l'étendue de nos connaissances littéraires et la mesure de notre ambition.

Jean-Paul SARTRE,

Préface à *Aden Arabie* de Paul Nizan,

© Éditions La Découverte, www.editionsladecouverte.fr, 2002.

L

LARMES

Qui ose aujourd'hui parler de chagrin d'amour ? Plutôt dire, pour atténuer le choc, « déception amoureuse » quand ce n'est pas, chez ceux qui croient que les mots de la psychanalyse vont plus profond, « angoisse de la séparation », « travail de deuil », « perte d'objet ».

Si, pourtant, je l'ai entendu prononcer une fois, ce mot « chagrin », par un homme qui venait d'être chassé sans ménagement par sa compagne. Un vieil homme. C'est peut-être pourquoi il n'avait pas honte de dire ce mot venu de l'enfance. Quand je lui demandai ce qui l'amenait à venir me voir, sa réponse fut : « J'ai du chagrin, je suis dans la peine. »

Je n'ai pas oublié ce *dans*. En prison, avec pour unique compagnon de cellule son chagrin. Son chagrin d'enfant abandonné – qu'on ne compte pas sur lui pour gémir ! –, son chagrin de vieil homme qui redoute de voir sa vie se réduire comme une peau de chagrin et de mourir seul au monde.

M

MAIN DANS LA MAIN

J'ai idée, monsieur, que tous les malheurs qui nous arrivent ces jours-ci sont la punition du péché que vous avez commis contre l'ordre de la chevalerie, en ne tenant pas le serment que vous aviez fait de ne plus ripailler ni avec la reine folâtrer, et tout ce qui s'ensuit, tant que vous n'auriez pas repris son heaume à ce Maure qui s'appelle Malandrin, ou je ne sais plus quoi.

– Tu as entièrement raison, Sancho, répondit don Quichotte. Je t'avoue que cela m'était sorti de la tête. Et tu peux être certain que, de ton côté, c'est pour ne me l'avoir pas rappelé à temps que tu as été si durement berné. Mais je saurai réparer ma faute, car, dans l'ordre de la chevalerie, il y a toujours moyen de se racheter.

– Mais je n'avais rien juré du tout, moi !

– Peu importe : il me paraît qu'en ta qualité de complice tu n'es pas à l'abri. Et, dans le doute, mieux vaut se prémunir.

Miguel de CERVANTÈS,
L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche, Tome 1,
traduit par Aline Schulman,
© Éditions du Seuil, 1997, pour la traduction française, coll. *Points*, 2001.

N

NUANCES

Le compagnonnage reconnaît trois fondateurs principaux ; il forme plusieurs *devoirs* et se divise en un grand nombre de Sociétés.

Les tailleurs de pierre *compagnons étrangers*, dits les *loups*, les menuisiers et serruriers du *devoir de liberté*, dits *gavots*, reconnaissent Salomon : ils disent que ce roi, pour les récompenser de leurs travaux, leur donna un *devoir*, et les unit fraternellement dans l'enceinte du temple, œuvre de leurs mains.

Les tailleurs de pierre *compagnons passants*, dits les *loups-garous*, les menuisiers et serruriers du *devoir*, dits les *dévorants*, prétendent aussi être sortis du temple : maître Jacques, fameux conducteur de travaux dans cet édifice, les aurait fondés.

Les charpentiers *compagnons passants*, ou *drilles*, se donnent la même origine que les précédents ; ils seraient donc sortis du temple, et le père Soubise, savant dans la charpenterie, serait leur fondateur. [...]

Voilà l'idée traditionnelle relativement au compagnonnage ; voilà comment il se groupe en trois grandes catégories bien distinctes. Chaque catégorie ou fraction de catégorie se gouverne par des lois, par des coutumes qui lui sont propres.

Chez les compagnons du *devoir de liberté*, dits les *gavots*, les compagnons et les affiliés sont soumis au même règlement, se réunissent dans les mêmes assemblées, couchent dans les mêmes chambres, mangent aux mêmes tables.

Chez les compagnons du *devoir*, dits les *dévorants* ou les *devoirants*, il y a moins d'égalité. Les compagnons et les aspirants tiennent assemblées à part, et ne se mêlent ni dans les chambrées, ni à table aux heures des repas. Le compagnon est comme l'officier : *il tient son rang*, il ne vit pas avec son simple soldat, avec celui qui doit lui obéir.

Agricol PERDIGUIER,
Mémoires d'un compagnon (1840),
© Éditions Librairie du compagnonnage, 1977.

O

OXYMORE

Le concept d'humanité est gros d'un paradoxe actif qui peut être rapporté à la formule suivante : nous formons une communauté avec ceux avec qui nous n'avons rien de commun. (On peut aussi donner une dimension temporelle à cette phrase : plus nous accumulons les expériences avec ceux avec qui nous formons une communauté, plus il est évident que nous n'avons rien en commun.) Mesurée à ses effets, cette phrase est à la fois porteuse d'un évangile et grosse d'un effrayant message. L'histoire des idées politiques peut être décryptée comme une série de tentatives pour désamorcer ce paradoxe politique de l'espèce. C'est pourquoi, dans la politologie classique, il est toujours question d'endiguer les drames qui ne peuvent manquer de surgir lorsque les horizons de l'appartenance rapportée à des groupes et des peuples s'élargissent jusqu'aux dimensions d'un empire, du monde et même de l'espèce en général.

Peter SLOTERDIJK,
Dans le même bateau,
traduit de l'allemand par Pierre Deshusses,
© Éditions Payot, 1997.

P

PROGRAMME MINIMUM

Si la gagne et la secte, *le trader* et le gourou, nous rebutent tout autant, reste à chercher la porte étroite d'où pourraient s'apercevoir en perspective les vallons familiers d'une fraternité modeste et sans terreur. Utopie ? Mirage ? Billevesée ? Peut-être. Tenter de donner couleurs et contours à cette échappée vaudra toujours mieux, cependant, qu'un assemblage de lotissements et de résidences sécurisées, où « l'homme croit vivre et pourtant il est déjà presque mort/et depuis très longtemps/il va et vient dans un triste décor/couleur de jour de l'an/avec le portrait de la grand-mère/du grand-père et de l'oncle Ferdinand » (Prévert). Sans vouloir offenser Ferdinand. Juste pour lui rappeler qu'il y a un monde derrière sa porte blindée, et qui vaut encore le voyage.

Régis DEBRAY,
Le Moment fraternité,
© Éditions Gallimard, 2009.

Q

QUÊTE

N'arrêtez pas cet homme en marche dans le ciel
Non plus ces continents fermés qui s'épanouissent
Comme un bouquet de sel sur la mer
Et si parfois les mains descendent dans les vitres
En temps de neige agonisante comme un oiseau
Ouvrez vos mains
Et nichez-y ces deux colombes
Je vous reconnais bien
Tous passants des grands nords
Aventuriers des gares froides et des ports
Trafiquants de denrées astrales dans les mines
Anges tombés au fond des cheminées d'usine
Et toi le jamais vu Hamlet pâle en tricot
Qui reçut dans tes bras le cher Federico
Ce matin d'hiver en Espagne
Vous avez traversé des campagnes
De fièvres
Percé des murs de feu
Mis le ciel clair à jour
Et maintenant vous mesurez avec amour
Tous les pays de terre ferme
Je serai avec vous au champ à l'atelier
Dans les grands entrepôts silencieux de la vie
Et s'il le faut encore au milieu de l'orage
Dressé
Comme un bel arbre dans le vent.

René-Guy CADOU,
Les camarades in Poésie la vie entière, œuvres poétiques complètes,
© Seghers, 1987.

R

RAPPEL À L'ORDRE

Pour le travail, la Fraternité passait une blouse de lin écru, une vaste blouse à fronces qui lui retombait au-dessous du genou, et cette blouse avait ceci de particulier que son ouverture était dans le dos, aussi, pour la boutonner, devait-il faire appel à un compagnon qui se trouvait sur le chantier.

Un jour, comme il n'y avait personne pour lui rendre ce service, je fis mine de m'approcher de lui, il m'arrêta d'un geste dont je me souviendrai toujours : le même geste qu'avait eu le curé lorsqu'une hostie consacrée étant tombée du ciboire sur la nappe d'autel, j'avais tendu la main pour la ramasser. Comme le curé, le maître tailleur de pierres me dit en m'écartant fermement :

– Laisse ça, garçon !

Puis il appela : « O la coterie ! »

Un goujat arriva, qui fit pieusement le boutonnage ; Charles-Louis demanda :

– Cette blouse est fort inconmode, monsieur ! Pourquoi n'avez-vous pas une blouse qui se boutonne par-devant ?

Sa réponse fut un monument que j'ai conservé bien planté au carrefour des grands chemins de ma cervelle :

– C'est la blouse compagnonique. Elle me rappelle que, tout maître que je sois, je dépends des compagnons, des apprentis et du dernier des goujats du chantier !

C'est l'emblème de la solidarité et de l'humilité et de la fraternité compagnoniques !

Comme nous bâillions de saisissement, il se retourna vers moi :

– Et toi, n'as-tu jamais remarqué que ton sarrau d'écolier se boutonnait aussi dans le dos ? C'est pour la même raison garçon ! La mode en a été lancée dans les écoles par les disciples saint-simoniens du père Enfantin, qui ont fait l'école publique ! C'était pour enseigner dès l'enfance que nous dépendons tous les uns des autres et que la supériorité intellectuelle et professionnelle n'efface pas l'égalité des hommes !

Henri VINCENOT,
La Billebaude,
© Éditions Denoël, 1978.

S

S.O.S.

La solitude me pèse. J'aimerais à avoir un ami, un véritable ami, ou bien une maîtresse à qui je confierais mes peines. Quand on erre, toute une journée, sans parler, on se sent las, le soir dans sa chambre.

Pour un peu d'affection, je partagerais ce que je possède : l'argent de ma pension, mon lit. Je serais si délicat avec la personne qui me témoignerait de l'amitié. Jamais je ne la contrarierais. Tous ses désirs seraient les miens. Comme un chien, je la suivrais partout. Elle n'aurait qu'à me dire une plaisanterie, je rirais ; on l'attristerait, je pleurerais.

Emmanuel BOVE,
Mes amis (1924),
© Éditions Flammarion, 1977.

T

TOUTOU

Log-book.

Il ne manque pas d'exemples de chiens obligés, presque malgré eux, d'abandonner un maître qui sombre dans le vice, la déchéance ou la folie, et on n'en connaît pas qui accepteraient que leur maître mangeât dans la même écuelle qu'eux. Le retour de Tenn me comble parce qu'il atteste et récompense ma victoire sur les forces dissolvantes qui m'entraînaient vers l'abîme. Le chien est le compagnon naturel de l'homme, non de la créature nauséabonde et dégénérée que le malheur, l'arrachant à l'humain, peut faire de lui. Je lirai désormais dans ses bons yeux noisette si j'ai su me tenir à hauteur d'homme, malgré l'horrible destin qui me ploie vers le sol.

*

Mais Robinson ne devait recouvrer pleinement son humanité qu'en se donnant un abri qui soit autre chose que le fond d'une grotte ou un auvent de feuilles. Ayant désormais pour compagnon le plus *domestique* des animaux, il se devait de se construire une maison, si profonde est parfois la sagesse que recouvre une simple parenté verbale.

Michel TOURNIER,
Vendredi ou les Limbes du Pacifique,
© Éditions Gallimard, 1972.

U

UNANIMITÉ

*Que soit béni le soleil – le même sur toute terre –
qui fait de tous les hommes mes frères
parce que tous les hommes, à un moment quelconque,
le regardent comme moi
et, dans ce pur moment
transparent et sensible,
ils retournent, en larmes
et avec un imperceptible soupir,
à l'Homme vrai et primitif
qui a vu naître le Soleil avant même de l'adorer.
C'est cela qui est naturel – bien plus naturel
que d'adorer l'or ou Dieu,
l'art ou la morale...*

Fernando PESSOA,
Le Gardeur de troupeaux,
traduit du portugais par Rémy Hourcade et Jean-Louis Giovannoni,
© Éditions Unes, 1993.

V

VOISINAGE

Les maisons se ressemblaient, s'enchevêtraient, donnaient sur une longue rue commune : seule différence, un marquage indécis du territoire public. Voilà qui eût pu donner naissance à des situations de repli, chacun craignant d'être « envahi » par le, les voisins. Rien de tel ne se produisit. Nous n'ignorons pas que la solidarité ouvrière eut pour origine, bien des causes. Ce n'est pas en vain que l'on souffre en commun, que l'on s'engage dans des luttes collectives. Ajoutons cependant que si chaque famille tenait à son intérieur, la rue constituait le bien de tous et que toutes ces maisons jumelles composaient une seule et même famille. Nous pouvons renverser la proposition pour aboutir aux mêmes conclusions. Parce que ces gens-là s'entraident, se parlent, vont les uns chez les autres à la bonne franquette, nous avons le droit de parler d'un milieu (dans le sens social et aussi géographique) populaire. La tonalité morale détermine une tonalité atmosphérique.

Pierre SANSOT,
Les Gens de peu,

© PUF, collection « Quadrige », 2^e édition, 2009.

W

WATER-CLOSETS

Les cabinets, ici, c'est une baraque badigeonnée d'un brun ignoble, avec une porte qui ne ferme pas et des vitres cassées. Seize sièges là-dedans, huit d'un côté, huit de l'autre. Et des traces de merde sèche sur les sièges. On s'installe côte à côte, dos à dos. Seize types sur leurs seize sièges, alignés, identiques, pareillement attentifs au travail de leurs boyaux. Chacun a une feuille de papier à la main, comme une demoiselle qui s'apprête à chanter dans un salon. Ils s'efforcent ensemble, mornes, soucieux, confondant leurs bruits et leurs odeurs. Et d'autres, debout contre la paroi goudronnée, pissent. Un petit ruisseau d'urine mousseuse coule à leurs pieds. Et il y a encore ceux qui attendent leur tour en causant de leur famille ou de leur constipation. Fraternité des barbelés. Fraternité dans la puanteur et la flatulence. Tout le monde ensemble dans un gargouillis de paroles, d'urine et de tripes.

Georges HYVERNAUD,
La Peau et les os (1949),
© Le Dilettante, 1993.

X

XÉNOPHOBIE

La notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain - l'histoire récente le prouve - qu'elle soit à l'abri des équivoques et des régressions. Mais pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village : à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent elles-mêmes d'un nom qui signifie « les hommes » (ou parfois - dirons-nous avec plus de discrétion ? - les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus ou même de la nature humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d'« œufs de poux ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique.

Claude LÉVI-STRAUSS,
Anthropologie structurale (volume 2),
© Éditions Plon, 1973.

Y

YSOPET

*Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme :
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;
Vient trouver l'autre et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
À mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?
– Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimait le mieux ? Que l'en semble, Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose.
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir lui-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.*

Jean de LA FONTAINE,
« Les deux amis » (1678),
Fables (1668-1692), Livre VIII, fable XI.

Z

ZOOLOGIQUE

Un chien, pour vous, qu'est-ce que c'est ? Lorsque cette question est posée à différents interlocuteurs favorables aux chiens, les mêmes mots reviennent régulièrement : un chien c'est un ami, une boule de poils, un compagnon, un cœur avec des poils, un carnivore, un animal, un confident, un protecteur, un cœur à quatre pattes, l'ami de l'homme...

Pour son propriétaire, l'image du chien dépend surtout du rôle qu'il désire lui voir assumer ; il le choisira, l'éduquera ou le dressera en fonction de l'image qu'il en a, en fonction de son chien fantasmatique : défense, attaque, chasse, prestige, berger, bouvier, garde, compagnon, ami, celui que l'on veut sauver, mais aussi chien sanitaire, chien de catastrophe, chien d'avalanche, chien d'aveugle...

Pour l'Autre, l'image du chien peut être bien différente ; les idées qui y sont associées sont alors : danger, accident, morsure, crottes, nuisances, aboiements, désordre, irrespect, salissures, promenade gâchée, mouton égorgé, récolte saccagée... Cela ne signifie pas que l'Autre n'aime pas les chiens ou n'a pas de chien ; c'est seulement l'autre point de vue.

Et pour un enfant ? Le chien peut être un objet de peur (suite à une menace du chien, à une morsure, à une chute, à ce que disent les parents, mais aussi sans raison apparente), un jouet, un compagnon de jeu, un souffre-douleur, celui qui console, un être d'attachement, un cadeau... L'image que l'enfant a du chien naît de la relation qu'il construit avec l'animal, mais aussi de ce qu'on lui apprend, de l'image que les adultes qu'il côtoie lui transmettent, et de sa culture. Un enfant de culture musulmane n'a pas la même image du chien et ne construit pas la même relation avec lui qu'un enfant de culture chrétienne ou bouddhiste, pour ne parler que de la culture religieuse.

Ainsi, l'image que l'on a du chien varie selon son point de vue, sa culture, son mode de vie, son vécu.

Camarade
Copain
Condisciple
Commensal
Partenaire
Alter ego
Acolyte
Associé
Coéquipier
Compère
Comparse
Concubin
Complice
Collègue
Drille
Luron
Pair
Artisan
Ami

*De route ou d'armes
D'étude ou de table
De jeu ou de travail*

Compagnons

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune
Textes recueillis par Laurent Caillon
Septembre 2009

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin
Avec le précieux concours de Monique Renaud, Delphine Menjaud et Séverine Magois
Illustration Marc Daniau

Merci à M. Couderc, D. Loubatière et P. Zajdela pour leur amicale contribution

Achévé d'imprimer en septembre 2009 par l'imprimerie La Compo-photo
Dépôt légal septembre 2009
N°de licences 931142-43-44

7 €